

Prologue

À la rencontre de l'EIIL

Turquie, 2014

On m'avait dit de venir seule. Je ne devais avoir aucune pièce d'identité sur moi, et mon téléphone portable, mon dictaphone, ma montre et mon sac à main resteraient à mon hôtel, à Antakya, en Turquie. Je ne pouvais apporter qu'un calepin et un stylo.

En retour, j'avais exigé de parler à un responsable, quelqu'un capable de m'expliquer la stratégie à long terme de l'État islamique en Irak et au Levant, ou EIIL. C'était l'été 2014, trois semaines avant que le groupe ne se fasse un nom en diffusant une vidéo de la décapitation du journaliste américain James Foley. Déjà à ce moment-là, j'avais le sentiment que l'EIIL deviendrait un acteur majeur du *djihad* mondial. En tant que journaliste couvrant le militantisme islamique dans toute l'Europe et au Moyen-Orient pour le *New York Times*, plusieurs organes d'information allemands de premier plan, et à présent le *Washington Post*, j'avais assisté à l'émergence du groupe dans le monde avec les attentats du 11 septembre, deux guerres menées par les États-Unis et les contestations populaires connues sous le nom de Printemps arabe. J'étais en lien avec certains de ses futurs membres depuis des années.

J'avais dit à mes contacts dans l'EIIL qu'aucune question ne serait taboue et que mon article ne serait pas soumis à leur

approbation avant publication. J'avais aussi besoin qu'on me garantisse que je ne serais pas kidnappée. Comme on avait interdit à mon collègue du *Post* de m'accompagner, j'avais demandé qu'on autorise l'intermédiaire de confiance qui m'avait aidée à mettre en place l'interview à venir avec moi.

— Je ne suis pas mariée, avais-je expliqué aux responsables de l'EIIL. Je ne peux pas être seule avec vous.

En tant que musulmane d'origine maroco-turque, née et élevée en Allemagne, je fais figure d'exception parmi les journalistes qui couvrent le *djihad* mondial. Mais au cours des années qui s'étaient écoulées depuis mes débuts – j'étais encore étudiante quand j'ai commencé à faire des reportages sur les pirates de l'air du 11 septembre –, mes origines m'ont donné un accès privilégié aux chefs clandestins d'organisations militantes, comme l'homme que j'étais sur le point de retrouver ce jour de juillet, en Turquie.

Je savais que l'EIIL retenait des journalistes en otage. En revanche, j'ignorais que le responsable que j'allais rencontrer chapeautait le programme du groupe en la matière, supervisant « Jihad John », l'assassin à l'accent anglais qui apparaîtrait bientôt sur des vidéos. J'apprendrais plus tard que mon interlocuteur, connu sous le nom d'Abou Yusaf, avait tenu un rôle de premier plan dans la torture des otages, n'hésitant pas à recourir à la simulation de noyade.

J'avais demandé à voir Abou Yusaf pendant la journée dans un lieu public, mais on m'avait répondu que cela ne serait pas possible. Ce serait donc de nuit, et en privé. Quelques heures avant le moment convenu, mon contact recula notre rendez-vous à 23 heures. Un changement qui n'était pas rassurant. Un an plus tôt, des membres d'une unité antiterroriste de la police allemande avaient frappé à ma porte pour m'annoncer l'existence d'un complot islamiste visant à m'attirer au Moyen-Orient grâce à la promesse d'une interview exclusive. Une fois là-bas, j'aurais été enlevée et mariée de force à un militant. Ces menaces me revenaient, à présent que je m'interrogeais sur la folie de mon entreprise. Malgré ma nervosité, je persistai. Si

tout se déroulait comme prévu, je serais la première journaliste occidentale à m'entretenir avec un des commandants en chef de l'EIIL et à survivre à cette rencontre pour en faire le compte-rendu.

Par cette chaude journée de fin de ramadan, je finissais de préparer mes questions à mon hôtel d'Antakya, en jean et tee-shirt. Avant de partir, j'enfilai une *abaya* noire, un vêtement traditionnel du Moyen-Orient couvrant l'ensemble du corps, à l'exception du visage, des mains et des pieds. L'un des hommes d'Abou Moussab al-Zarqoui l'avait choisie pour moi des années plus tôt, quand je m'étais rendue à Zarka, en Jordanie, la ville natale du défunt chef d'Al-Qaïda. À l'entendre, cette *abaya*, avec ses broderies roses, était l'une des plus élégantes du magasin, et son tissu était assez fin pour qu'on s'y sente à l'aise, même par temps chaud. Depuis, elle est devenue une sorte de porte-bonheur que je mets pour chaque reportage difficile.

Nous devons retrouver Abou Yusaf le long de la frontière turco-syrienne, non loin du point de passage de Reyhanli. Je connaissais bien la région : ma mère avait grandi dans les environs, et j'y avais fait de fréquents séjours pendant mon enfance.

Je dis au revoir à mon collègue du *Post*, Anthony Faiola, qui m'attendrait à l'hôtel, avec les numéros de téléphone de ma famille pour le cas où quelque chose tournerait mal. Vers 22 h 15, l'homme qui m'avait aidée à organiser la rencontre – je l'appellerai Akram – passa me prendre. Après quarante-cinq minutes de trajet, nous nous arrê tâmes dans le parking d'un hôtel-restaurant près de la frontière. Bientôt, deux voitures surgirent des ténèbres. Le conducteur du véhicule de tête, une Honda blanche, sortit ; Akram et moi montâmes à bord. Akram s'assit au volant, tandis que je m'installais côté passager.

Je me tortillai sur mon siège pour regarder l'homme que j'étais venue interviewer. Abou Yusaf devait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, et il portait une casquette de base-ball blanche et des verres teintés qui dissimulaient ses yeux. Il était grand et bien bâti, avec une courte barbe et des cheveux mi-longs bouclés.

Vêtu d'un polo et d'un pantalon cargo kaki, il serait passé inaperçu dans n'importe quelle rue d'Europe.

Trois vieux téléphones portables Nokia ou Samsung se trouvaient sur la banquette à côté de lui. Pour des raisons de sécurité, expliqua-t-il, personne n'utilisait d'iPhone, un appareil qui rendait particulièrement vulnérable à la surveillance. La montre à affichage numérique qu'il portait au poignet ressemblait à celles que j'avais pu voir sur les soldats américains en Afghanistan et en Irak. Sa poche droite dessinait une bosse ; probablement un pistolet. Je me demandai ce qui se passerait si la police turque nous arrêtait.

Akram tourna la clé de contact et la voiture se mit à longer lentement la frontière du côté turc, traversant parfois de petits villages. J'entendais le vent contre les fenêtres. Absorbée par ma conversation avec Abou Yusaf, je perdis rapidement le sens de l'orientation.

Il parlait doucement, calmement. Il chercha à cacher son origine marocaine et le pays d'Europe d'où il venait, mais je remarquai sa physionomie nord-africaine, et quand je basculai de l'arabe classique à l'arabe marocain, il me comprit et répondit dans le même idiome. Il s'avéra qu'il était né au Maroc, mais avait vécu aux Pays-Bas à partir de l'adolescence.

— Si vous voulez vérifier mon niveau en français, vous n'avez qu'à demander, dit-il en souriant.

Il parlait également le néerlandais. J'apprendrais plus tard qu'il avait une formation d'ingénieur.

Alors que nous roulions, il me fit part de sa vision des choses : l'EIIL libérerait les musulmans de la Palestine au Maroc et à l'Espagne, avant de répandre l'islam dans le monde entier. Quiconque résisterait devait s'attendre à être traité comme un ennemi.

— Si les États-Unis nous frappent avec des fleurs¹, nous répliquerons avec des fleurs, dit Abou Yusaf. Mais s'ils nous frappent avec du feu, nous répondrons par le feu, y compris sur leur

1. Anthony Faiola et Souad Mekhennet, « In Turkey, a late crackdown on Islamic fighters », *Washington Post*, 14 août 2014.

propre territoire. Il en sera de même pour n'importe quel autre pays occidental.

L'EIIL ne manquait ni de ressources, ni de compétences, ajoutait-il. En fait, le groupe avait lentement commencé à s'établir bien avant son apparition sur la scène mondiale. Ses membres comprenaient des Européens instruits, des officiers parfaitement entraînés de la garde présidentielle de Saddam Hussein et des anciens d'Al-Qaïda.

— Si vous pensez que seuls des fous nous rejoignent, vous vous trompez. Nous avons des gens à nous dans le monde entier. Des frères de Grande-Bretagne avec des diplômes universitaires et d'origines diverses : Pakistanais, Somaliens, Yéménites, Koweïtiens.

Plus tard, je m'apercevais qu'il parlait également des gardes que plusieurs otages de l'EIIL surnommeraient « les Beatles » : Djihad John et trois autres personnes à l'accent anglais.

Je lui demandai ce qui l'avait poussé à rejoindre le groupe. Abou Yusaf me répondit qu'il avait fini par se lasser de l'hypocrisie des gouvernements occidentaux, qui ressassaient l'importance des droits de l'homme et des libertés religieuses, tout en reléguant leurs musulmans dans une citoyenneté de seconde zone.

— Regardez comment l'Europe nous a traités, me dit-il. Je voulais m'intégrer à la société dans laquelle j'ai grandi, mais on m'a bien fait sentir que je resterais toute ma vie le musulman, le Marocain, celui qui ne serait jamais accepté.

L'invasion de l'Irak par les États-Unis en 2003 avait été injuste, disait-il. Il n'y avait pas d'armes de destruction massive. Des Irakiens avaient été torturés à Abou Ghraïb, mais les Américains n'en avaient pas subi les conséquences.

— Et c'est nous qui sommes pointés du doigt et qu'on traite de barbares.

— Vous prétendez ne pas approuver le massacre d'innocents, dis-je. Pourtant, vous enlevez et tuez des gens innocents ?

Il marqua un silence de plusieurs secondes.

— Chaque pays se voit accorder une chance de faire libérer

ses ressortissants, répondit-il. S'il décide de n'en rien faire, c'est son problème. Ce sont eux qui nous ont attaqués, pas l'inverse.

— Quand vous prenez des gens en otage, qu'est-ce que vous espérez ?

Puis il se mit à me parler de son grand-père marocain, qui avait combattu les colonialistes français pour la liberté, établissant un parallèle entre les deux *djihad*s.

— La situation actuelle est le résultat de la colonisation américaine de l'Irak, dit-il. Nous nous battons pour libérer le monde musulman.

Mais mon propre grand-père avait lui aussi été un résistant au Maroc. Quand je n'étais encore qu'une petite fille, il m'avait parlé de ce « *djihad* », de la façon dont les musulmans et leurs « frères juifs » avaient chassé les Français qui s'étaient emparés de leurs terres ancestrales.

— Nous n'avons jamais tué de femme, d'enfant ou de civil, m'avait raconté mon grand-père. Le *djihad* ne le permet pas.

Sa révolte n'avait rien à voir avec les horreurs perpétrées par l'EIIL.

— Mais il était dans son pays, rappelai-je à mon interlocuteur. Ceci n'est pas votre pays.

— C'est une terre musulmane. Elle appartient à tous les musulmans.

— J'ai grandi en Europe, comme vous. J'ai étudié là-bas, comme vous.

— Et vous continuez de penser que le système est juste et équitable ? demanda-t-il.

— Quelle autre solution proposez-vous ?

— Le califat.

Notre débat était devenu passionné, personnel. Il semblait exister tant de parallèles entre son histoire et la mienne. Pourtant, nous avons choisi des voies différentes, et la mienne n'était pas convenable à ses yeux, pour une musulmane soucieuse des traditions.

— Pourquoi acceptez-vous ça ? insista-t-il. Vous croyez

vraiment que l'Occident nous respecte ? Qu'il traite les musulmans équitablement ? La bonne voie, la seule, est la nôtre.

Autrement dit, celle du prétendu État islamique.

— J'ai lu vos articles, poursuivit-il. Votre interview du chef d'Al-Qaïda au Maghreb islamique. Pourquoi êtes-vous encore une simple journaliste ? Avec tous les prix qu'on a décernés à votre travail, pourquoi n'avez-vous pas votre propre émission à la télévision allemande ?

Je ne pouvais pas faire comme si j'ignorais ce dont il me parlait. Devenir une adulte et me faire une place professionnellement en tant que musulmane en Europe n'avait pas été une promenade de santé. Je ne porte pas de foulard ; on me considère comme une féministe, une personne large d'esprit ; j'ai coécrit un livre sur la traque des derniers nazis en vie réfugiés au Caire et remporté des bourses de recherche prestigieuses aux États-Unis. Mais Abou Yusaf avait raison : je n'anime pas ma propre émission à la télévision allemande. Pour réussir dans mon pays natal, un immigré musulman, ou même un enfant d'immigrés, ne doit pas faire de vagues et il lui faut louer le progressisme de l'Europe. Quiconque critique le gouvernement un peu trop fort ou se mêle de questions sérieuses à propos de n'importe quel sujet, de la politique étrangère à l'islamophobie, doit s'attendre à des réactions parfois brutales.

Je ne partageais évidemment pas l'opinion d'Abou Yusaf : pour moi, le califat n'était pas la solution. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger sur le peu de progrès accomplis par les sociétés occidentales et leurs dirigeants pour aborder les politiques qui conduisent de jeunes hommes comme lui à la radicalisation. Toujours plus de restrictions imposées par des services de renseignement omniprésents ne sont pas la solution. Pas plus que les réseaux de surveillance globale qui compromettent la vie privée des innocents au même titre que celle des coupables. Abou Yusaf faisait partie d'une génération de jeunes musulmans radicalisés suite à l'invasion de l'Irak, comme la génération avant la sienne l'avait été par l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979. Par certains aspects, il me rappelait

mon frère cadet, et je me sentais responsable de sa protection, un peu comme une grande sœur. Mais je savais que j'arrivais bien trop tard.

— Je ne vous contredirai pas : la discrimination est une réalité et le monde est injuste, dis-je. Mais votre combat n'est pas le *djihad*. Le *djihad*, ç'aurait été de rester en Europe et d'y faire carrière. Ç'aurait été beaucoup plus dur. Vous avez choisi la facilité.

Pendant quelques secondes, le silence se fit.

Abou Yusaf avait insisté pour me ramener à Antakya plutôt que de retourner à notre point de rencontre, et nous n'étions plus très loin de mon hôtel. Après l'avoir remercié, je descendis de voiture. Même à une heure aussi tardive, les cafés servaient encore à manger à un grand nombre de personnes, comme il est de coutume pendant le ramadan, quand les musulmans jeûnent pendant la journée. J'étais contente d'avoir obtenu cette interview, mais je me sentais également inquiète. Abou Yusaf avait parlé avec une telle assurance et une telle rage.

— Quiconque nous attaque sera attaqué au cœur de son propre pays, avait-il dit. États-Unis, France, Grande-Bretagne ou même un pays arabe – peu importe.

Nous les perdons les uns après les autres, pensai-je. Ce type aurait pu devenir quelqu'un de complètement différent. Il aurait pu avoir une vie différente.

En terre étrangère

Allemagne et Maroc, 1978-1993

Je suis née avec d'épais cheveux bouclés noirs et de grands yeux marron. Mes parents étant plus ou moins les seuls immigrés de notre quartier à Francfort, je devins une sorte de curiosité locale. Déjà à l'époque, j'avais un visage particulièrement expressif, mais j'attirais surtout l'attention parce que je n'avais pas l'air allemand. Au parc, les adultes abandonnaient un instant leurs propres enfants pour me regarder. De nombreux soldats américains et leurs familles étaient en garnison à Francfort, pas très loin de la Klettenbergstrasse où se trouvait notre appartement, et ils nous saluaient aimablement.

— Tu étais si différente des autres, me dit plus tard Antje Ehrh, celle que je viendrais à considérer comme ma marraine allemande. Quand quelque chose te mettait en colère, tu prenais un air tellement critique. Les gens voyaient tout de suite que tu étais fâchée. Tu étais un si beau bébé, tellement drôle aussi, ils ne pouvaient que t'aimer.

Je suis née au printemps 1978, à la veille d'une période de changement dramatique dans le monde musulman. Dans les mois qui suivirent, des événements en Iran, en Arabie Saoudite et en Afghanistan plongèrent ce monde dans une tourmente qui se traduirait par des décennies de coups d'État, d'invasions et de guerres. En janvier 1979, le chah d'Iran abdiqua et fuit le pays avec toute sa famille. Le 1^{er} février marqua le retour de l'ayatollah

Khomeini qui, trahissant ses alliés intellectuels et libéraux, allait instaurer une République islamique. Il entreprit ainsi de restaurer des valeurs religieuses et sociales conservatrices, réduisant les droits des femmes et imposant un strict respect des codes vestimentaires islamiques. Le 4 novembre, des étudiants révolutionnaires attaquèrent l'ambassade des États-Unis à Téhéran, prenant soixante-six otages américains – cinquante-deux d'entre eux seraient retenus pendant plus d'un an.

Seize jours plus tard, au premier jour de l'année islamique 1400¹, un groupe d'extrémistes religieux² armés prit le contrôle des sites les plus saints de l'Islam, la Grande Mosquée de La Mecque et, au sein de l'enceinte sacrée, la Kaaba. Des tireurs d'élite montés sur des minarets prirent pour cibles pèlerins, fidèles et policiers, dans une tentative de déstabilisation de la monarchie saoudienne pour instaurer un régime basé sur une idéologie islamique fondamentaliste.

Le siège de La Mecque dura quatorze jours et occasionna la mort d'environ mille personnes, ainsi que des dégâts majeurs dans les lieux saints, avant que les troupes saoudiennes y mettent un terme avec l'assistance de forces spéciales étrangères. Les répercussions de cet événement se firent sentir dans le monde entier, et pour longtemps. Oussama Ben Laden rappellerait souvent ce qu'il considérait comme une profanation par la famille royale saoudienne, louant les « vrais musulmans » qui avaient semé le chaos dans ce lieu de pèlerinage. Quelques semaines plus tard, l'invasion de l'Afghanistan par l'Union soviétique allait déclencher neuf années de guérilla, alors qu'Oussama Ben Laden et d'autres combattants musulmans affluaient en Afghanistan, pour inaugurer l'ère du *djihad* mondial.

Mes parents menaient des vies beaucoup plus banales. Ma mère, Aydanur, était originaire de Turquie ; mon père, Boujema,

1. Les informations contenues dans ces paragraphes proviennent, pour la plupart, du merveilleux livre de Yaroslav Trofimov, *The Siege of Mecca. The 1979 Uprising at Islam's Holiest Shrine* (New York, Anchor Books, 2008).

2. « Bien que le communiqué [du ministre de l'Intérieur saoudien] ne précise pas la nationalité des attaquants et ne mentionne aucune perte, des rapports non confirmés de sources arabes indiquent que les intrus étaient des partisans de l'ayatollah Khomeini, et qu'il y a eu des victimes quand les attaquants ont eu à affronter les autorités saoudiennes » (Edward Cody, « Armed men seize Mecca's Great Mosque », *Washington Post*, 21 novembre 1979).

était marocain. Arrivés en Allemagne de l'Ouest au début des années 1970, à quelques mois d'intervalle, ils appartenaient à une vague de travailleurs immigrés venus du sud de l'Europe, de Turquie et d'Afrique du Nord, en quête d'une vie meilleure. À l'époque, l'Allemagne de l'Ouest se relevait encore de la dévastation de la Seconde Guerre mondiale et tentait de devenir une nation industrialisée prospère. Le pays avait besoin de mains : des jeunes gens en pleine santé à qui l'effort ne faisait pas peur et qui accepteraient les tâches désagréables qui répugnaient à de nombreux Allemands. Les entreprises allemandes recrutaient des travailleurs¹ de Grèce, d'Italie, de Turquie, de Yougoslavie, d'Espagne et du Maroc. Mes parents comptaient parmi eux.

Ma mère était venue seule en Allemagne de l'Ouest, à l'âge de dix-neuf ans, dans un train rempli de Turcs. Elle travaillait à Hildesheim, non loin de la frontière est-allemande, où elle empaquetait des postes de radio et de télévision avant expédition, et partageait une chambre avec trois femmes dans un foyer d'immigrés. Plus tard, elle déménagea à Francfort pour se rapprocher de son frère qui vivait là-bas. Elle avait de longs cheveux qu'elle ne couvrait pas avec un foulard, et aimait porter des jupes qui laissaient voir ses jambes.

Elle fit la connaissance de mon père en 1972, grâce aux bons offices d'un monsieur marocain plus âgé qui l'avait vue faire le service dans un café, dans un centre commercial de Francfort, et avait décidé d'organiser une rencontre entre eux. À cette époque, mon père travaillait comme cuisinier chez Dippegucker, un restaurant qui servait aussi bien des plats internationaux que des spécialités locales, comme la fameuse sauce verte, aux herbes et à la crème aigre, servie avec des œufs à la coque et des pommes de terre. Tout cela était nouveau pour lui, qui avait appris son métier au contact de la gastronomie française, plus populaire au Maroc. Mais il avait longtemps rêvé de s'installer en Europe.

1. La République fédérale d'Allemagne (RFA) a conclu plusieurs accords de recrutement avec l'Italie (1955), l'Espagne (1960), la Grèce (1960), la Turquie (1961), le Maroc (1963), la Corée du Sud (1963), le Portugal (1964), la Tunisie (1965) et la Yougoslavie d'alors (1968). Le nombre de recrutements a diminué pendant la période de récession économique de 1966-1967, pour s'interrompre complètement en 1973, à cause de l'impact économique du choc pétrolier. L'ancienne République démocratique d'Allemagne (RDA) a, elle, employé des « travailleurs sous contrat » en provenance de Hongrie, du Vietnam, de Cuba, du Mozambique, de Pologne et d'Angola.

Depuis son arrivée en Allemagne, un an plus tôt, il avait travaillé dur pour se rendre indispensable derrière les fourneaux.

Il plut immédiatement à ma mère, même si elle se méfiait. Ses amis disaient toujours qu'il valait mieux être prudente avec les Marocains, beaux gosses mais volages, qui arrivaient à peine derrière les Algériens question mufflerie. Par curiosité, elle passa au restaurant et constata qu'il n'était pas à la plonge – comme elle l'avait soupçonné –, mais réellement en cuisine. Grand et musclé, avec d'épais cheveux bruns ondulés, il avait fière allure dans sa veste blanche et sa toque de chef d'une propreté éclatante. Elle remarqua qu'il se donnait du mal pour sourire et parler poliment à tout le monde, pas seulement à elle. Après qu'ils eurent pris un café ensemble, il demanda à la revoir. En rentrant du travail le lendemain, elle le trouva devant sa porte, avec des fleurs et des chocolats.

— Si tu crois que je vais te laisser monter, tu te trompes, lui dit-elle.

Puis elle l'invita à venir boire le café dans sa chambre.

Leur idylle progressa très vite ; quelques semaines plus tard, ils se marièrent civilement à l'hôtel de ville de Francfort. Le patron de mon père était son témoin ; la colocataire japonaise de ma mère, sa demoiselle d'honneur.

Ma mère tomba rapidement enceinte. Mais la vie en Allemagne de l'Ouest changea de façon spectaculaire pour les musulmans et les Arabes pendant les Jeux olympiques de Munich, en 1972¹, quand un groupe de huit terroristes palestiniens s'introduisit dans le village olympique et pénétra dans les appartements occupés par la délégation israélienne, tuant un entraîneur et un haltérophile, et prenant neuf autres athlètes en otage. Le groupe exigea la libération de deux cents militants palestiniens détenus en Israël. Israël, fidèle à sa politique de longue date en la matière, refusa de négocier. Les Allemands, en revanche, promirent au groupe un avion pour rejoindre la Tunisie avec leurs otages. À l'aéroport, des snipers allemands ouvrirent le feu sur les Palestiniens. Mais les terroristes étaient bien entraînés. L'intervention se solda par

1. David Binder, « Munich police ordered 5 to ambush 8 terrorists », *New York Times*, 8 septembre 1972.

un désastre, la mort de tous les Israéliens, de cinq des membres du commando et d'un policier.

Des années plus tard, il apparut que Septembre noir était une émanation du Fatah, la branche du Front populaire de libération de la Palestine dirigée par Yasser Arafat. Mais suite aux événements de Munich, les regards portés sur musulmans et les Arabes se mirent à changer. Mes parents le sentirent, surtout mon père. La police l'arrêtait souvent pour lui demander ses papiers. Les foyers d'étudiants arabes étaient fouillés, parce que les autorités les soupçonnaient de soutenir des groupes militants et d'abriter leurs membres.

— Certaines personnes disaient même : « Les Arabes devraient partir », me raconta un jour mon père.

Il ne s'en inquiétait pas, parce que quelque chose de terrible venait de se produire, et que les Allemands ne le comprenaient pas. Il concevait leur méfiance.

La pression ne se relâcha pas tout au long des années 1970, alors que le terrorisme devenait une réalité quotidienne en Allemagne de l'Ouest. Des groupes comme Septembre noir et la Bande à Baader (également connue sous le nom de Fraction armée rouge) étaient motivés par leur hostilité envers Israël et ce qu'ils qualifiaient d'impérialisme occidental, mais d'un point de vue idéologique, ils étaient de gauche et laïques. La Fraction armée rouge se composait d'enfants d'intellectuels allemands¹ ; ils considéraient les dirigeants ouest-allemands comme des fascistes et les comparaient aux nazis. Ils n'avaient pas entièrement tort ; à l'époque, des personnes ayant eu des liens avec les nazis occupaient un certain nombre de positions influentes en Allemagne. La Fraction armée rouge braquait des banques, commettait des attentats à la bombe, détournait des avions, enlevait et tuait des gens. L'organisation avait des relations au Moyen-Orient. À la fin des années 1960, des membres de la Bande à Baader étaient partis dans un camp d'entraînement palestinien au Liban pour apprendre à fabriquer des bombes et acquérir des compétences

1. Stefan Aust et Anthea Bell, *Baader-Meinhof. The Inside Story of the RAF*, New York, Oxford University Press, 2009.

en matière de guérilla. Certains membres participèrent même à des opérations avec le Front populaire de libération de la Palestine et quelques autres groupes. La Fraction armée rouge kidnappait des politiques et des industriels ouest-allemands ; parmi eux, Hanns Martin Schleyer, homme d'affaires influent et ancien SS, qui fut exécuté.

En 1973, ma mère donna naissance à ma sœur aînée, Fatma. Un an plus tard arrivait ma sœur Hannan. Puis, en 1977, ma mère apprit qu'elle était enceinte pour la troisième fois. Les médecins lui conseillèrent d'avorter. Ils pensaient que je naîtrais avec une anomalie congénitale, sans bras ou sans jambes. Elle était folle d'inquiétude.

— C'est entre les mains de Dieu, lui dit mon père. Laissons naître cet enfant, et ce qui doit arriver arrivera. On s'en accommodera.

À l'époque, certains immigrés turcs avaient la réputation de provoquer des scènes dans les hôpitaux allemands quand leur femme accouchait d'une fille. Ils voulaient des garçons.

À ma naissance, le médecin prit un air contrit.

— Je suis désolé, dit-il. C'est une fille.

— Elle va bien ? demanda ma mère. Elle a des bras et des jambes ?

— Elle va on ne peut mieux. Elle vient même de me faire pipi dessus !

Parce que, déjouant les pronostics les plus sombres, j'étais née en bonne santé, mes parents me nommèrent Souad, ce qui signifie « bienheureuse » ou « chanceuse » en arabe. Et, par bien des côtés, j'étais une enfant qui avait beaucoup de chance. Klettenbergstrasse, où nous habitons, est l'une des plus jolies rues de Francfort. Le patron de mon père, à qui appartenait le restaurant, louait un appartement au numéro 8, et il nous avait trouvé un logement dans le même immeuble, tout en haut, dans une sorte de grenier. C'était une construction ancienne qui comprenait six appartements. La plupart des résidents étaient des banquiers, des directeurs ou des entrepreneurs. Une hôtesse de l'air de la Lufthansa habitait en face de chez nous, au dernier

étage. Nous étions la seule famille de travailleurs immigrés de l'immeuble.

Si le quartier était très agréable, notre appartement, lui, ne l'était pas. Le toit fuyait tellement que, parfois, ma mère devait poser des seaux pour recueillir la pluie. Mes parents travaillaient tous les deux, et pas uniquement pour subvenir à nos besoins. Ils se sentaient également responsables de leurs familles restées au Maroc et en Turquie, à qui ils envoyaient de l'argent tous les mois. Une Allemande gardait mes deux sœurs aînées chez elle pendant la journée. Quand la sœur cadette de ma mère venait lui rendre visite, ainsi qu'à ses frères en Allemagne, elle prenait soin de moi.

J'avais huit semaines quand la mère de mon père tomba gravement malade. Mes parents n'avaient pas les moyens de s'offrir des billets d'avion dans un bref délai ; le car était plus abordable, mais il fallait compter au moins quatre jours de trajet. Ils craignaient que ce voyage soit trop difficile à supporter pour moi.

Antje Ehrh et son mari Robert, qui habitaient notre immeuble, proposèrent de s'occuper de moi en leur absence. Mes parents acceptèrent, mais insistèrent pour payer mes frais. Malheureusement, leur séjour se prolongea, parce que la santé de mon grand-père déclinait. Il n'y avait pas de téléphone à l'époque. Les Ehrh commencèrent à s'inquiéter ; le cas échéant, comment expliqueraient-ils aux autorités d'où sortait ce bébé ?

Après le retour de mes parents, les Ehrh devinrent l'équivalent d'un parrain et d'une marraine pour moi. Le couple, qui avait déjà deux enfants, avait l'esprit plus ouvert et se montrait plus accueillant que certains autres habitants du quartier. Robert Ehrh était directeur dans une importante société allemande. On me raconta plus tard que lorsque je n'étais encore qu'un bébé, il jouait avec moi ou me donnait le biberon en rentrant du bureau.

Ils prenaient leurs repas à la cuisine et, quand j'étais chez eux, ils me laissaient dans la chambre à coucher. Ce qui ne me plaisait pas du tout. Je voulais être là où il se passait quelque chose. Je criais jusqu'à ce qu'ils viennent chercher « madame » dans

son couffin, qu'ils installaient sur le plan de travail, pour que je puisse être près d'eux alors qu'ils mangeaient.

Au rez-de-chaussée vivait un autre couple qui exercerait une forte influence sur moi. Ruth et Alfred Weiss étaient des survivants de l'Holocauste. Mon père leur apportait parfois du pain de la boulangerie, et ma mère, des gâteaux ou de la nourriture qu'elle préparait.

— Beaucoup de mes professeurs étaient juifs, nous disait souvent mon père. Je leur suis très reconnaissant de ce qu'ils m'ont appris.

Je n'avais que quelques mois quand la sœur de ma mère, celle qui était venue nous rendre visite en Allemagne et m'avait gardée, décida de rentrer en Turquie pour prendre soin de mon grand-père. Mes parents envisagèrent de m'envoyer au Maroc, auprès de la mère de mon père. Là-bas, je serais avec quelqu'un qui s'occuperait vraiment de moi. J'apprendrais également l'arabe et entamerais mon éducation islamique.

Il semblait que c'était la chose à faire. Ma grand-mère marocaine trouva une Berbère de son quartier pour me donner le sein. Restée en Allemagne, ma mère était triste. Elle savait que j'aurais mes premiers souvenirs loin d'elle.

Ma grand-mère marocaine, Ruqayya, portait le prénom d'une des filles du Prophète. Son nom de famille, et celui de ses parents, était Sadiqqi ; ils étaient reconnus comme des descendants de Moulay Ali Chérif, un noble marocain originaire de l'actuelle Arabie Saoudite qui avait contribué à l'unification du Maroc au XVIII^e siècle, établissant la dynastie des Alaouites qui sont encore au pouvoir aujourd'hui. Ils étaient une dynastie de *chérifs*, un titre que seuls les descendants d'Hassan, petit-fils de Mahomet, sont autorisés à porter.

Ma grand-mère était née dans les premières années du XX^e siècle au sein d'une riche famille de la province du Tafilalet, dans la ville d'Errachidia. À cette époque, l'état civil ne se distinguait pas par son exactitude, mais elle se souvenait de l'entrée des Français au Maroc en 1912. Sa famille possédait des terres dans la région, et elle m'avait souvent parlé des dattiers qui y